

vitesse pour arriver jusqu'à la mer. Puis j'en aperçus une autre, une autre encore, et plus loin sur la plage des dizaines, des centaines de tortues, peut-être même des milliers, qui se précipitaient vers la mer sous la clarté de la lune. La plage entière semblait vivante. Stella en flairait une et je dus la mettre en garde. Elle se mit à bâiller en levant les yeux vers la lune d'un air innocent.

Je vis que l'une d'entre elles était sur le dos, au fond d'un trou et qu'elle remuait désespérément les pattes. Kensuké arriva, la remit doucement sur ses pattes et la posa sur le sable.

- Tu vas à la mer, petite tortue, lui dit-il. Tu vis là-bas maintenant. Bientôt, tu es une grande belle tortue, et peut-être un jour tu reviens me voir.



Il s'accroupit pour la voir partir.

- Tu sais comment elles font, Mica ? Les mères tortues déposent les œufs ici. Ensuite, une nuit par an, toujours quand la lune est haute, des petites tortues naissent. C'est loin pour arriver jusqu'à la mer.

Beaucoup sont mortes. Alors, je viens toujours. Je les aide. Depuis beaucoup d'années, quand les tortues sont grandes, elles reviennent. Elles déposent de nouveau leurs œufs ici. Histoire vraie, Micasan.

Je restai toute la nuit avec Kensuké pour veiller sur toutes ces naissances, tandis que les petites tortues

se sauvaient vers la mer. Nous allions voir chaque trou, toujours ensemble, pour vérifier qu'il ne restait pas de petite tortue au fond, enlisée ou coincée. Plusieurs d'entre elles étaient trop faibles pour faire le voyage et nous les portions nous-mêmes jusqu'à la mer. La mer semblait les ressusciter. Elles s'en

allaient aussitôt sans avoir besoin de leçon de natation. Nous en remettions des dizaines dans le bon sens et les accompagnions en vérifiant qu'elles arrivaient bien jusqu'à la mer.

Quand vint l'aube et que les oiseaux approchèrent pour fondre sur elles, nous étions là pour les chasser. Stella les poursuivait et aboyait après eux, tandis que nous courions vers eux en criant, en faisant de grands gestes et en leur jetant des pierres. Notre réussite ne fut pas totale, mais la plupart des tortues parvinrent jusqu'à la mer. Cependant même là, elles n'étaient pas entièrement en sécurité. Malgré nos efforts désespérés, des oiseaux se jetèrent sur quelques tortues qui étaient déjà dans l'eau et les emportèrent.

Vers midi, tout était fini. Kensuké était fatigué. Nous avions de l'eau jusqu'aux chevilles et regardions les toutes dernières tortues s'éloigner en nageant. Il passa son bras autour de mes épaules.

- Très petites tortues, Micasan, mais très courageuses. Plus courageuses que moi. Elles ne savent pas ce qu'elles trouvent plus loin, mais elles avancent. Très courageuses. Peut-être elles me donnent une bonne leçon. Je suis décidé. Quand un bateau vient un jour, et nous allumons le feu, et ils nous trouvent, alors je vais. Comme les tortues, je vais. Je vais avec toi. Je rentre au Japon. Peut-être je trouve Kimi. Peut-être je trouve Michiya. Je trouve la vérité. Je vais avec toi, Micasan

10- Les tueurs débarquent

Quelques jours plus tard, la saison des pluies arriva, nous forçant à nous abriter des jours entiers dans la maison-caverne. Les chemins se transformèrent en torrents, la forêt devint un marécage. Je regrettais les hurlements des gibbons en entendant sans cesse le crépitement de la pluie sur les arbres. Il ne pleuvait pas par à-coups, comme en Angleterre, mais constamment, continuellement. Je m'inquiétais pour notre phare, qui était de plus en plus saturé d'eau à mesure que les jours passaient. Pourrait-il jamais sécher ? Cette pluie s'arrêterait-elle un jour ? Mais Kensuké restait imperturbable.

- Elle s'arrêtera quand elle s'arrêtera, Micasan, me disait-il. Tu ne peux pas arrêter la pluie en voulant simplement qu'elle cesse de tomber. En plus, la pluie, très bonne chose. Elle fait pousser les fruits. Elle fait couler le ruisseau d'eau douce. Elle garde les singes vivants, toi aussi, moi aussi.

Je faisais un saut tous les matins jusqu'en haut de la colline, avec les jumelles, mais je ne sais pas pourquoi je me donnais cette peine. La plupart du temps, il pleuvait si fort que je ne pouvais pratiquement pas voir la mer.

De temps en temps, nous sortions dans la forêt pour cueillir les fruits nécessaires à notre subsistance. Les baies poussaient alors en abondance et Kensuké insista pour qu'on les cueille - il ne semblait pas

redouter autant que moi d'être trempé jusqu'aux os. Nous en mangeâmes un peu, mais il les utilisa surtout pour faire du vinaigre. Le reste, il le mit en bocaux avec du sucre et du miel.

- Pour les jours de vaches maigres, oui ? me dit-il en riant. (Il adorait essayer les nouvelles expressions qu'il avait apprises.)

Nous nous nourrissions principalement de poisson fumé - Kensuké semblait toujours en avoir suffisamment en réserve. Ce poisson me donnait très soif, mais je ne m'en lassais jamais.

Ce sont surtout les peintures que nous faisons pendant la saison des pluies qui sont restées inscrites dans ma mémoire. Nous peignons ensemble pendant des heures et des heures - aussi longtemps que l'encre de poulpe continua de couler. Au cours de cette période, Kensuké peignait surtout de mémoire, il représentait sa maison à Nagasaki ainsi que plusieurs portraits de Kimi et de Michiya ensemble, toujours sous le cerisier. Je remarquai qu'il laissait toujours les visages dans le flou. Un jour, il m'expliqua pourquoi. (Son anglais s'améliorait de jour en jour.)

- Je me rappelle qui ils sont, me dit-il. Je me rappelle où ils sont. Je peux les entendre dans ma tête, mais je ne peux plus les voir.

Je passai plusieurs jours à perfectionner ma première ébauche d'un orang-outan. J'avais pris Tomodachi pour modèle. Elle s'accroupissait souvent à l'entrée de la caverne, trempée, avec un air attendrissant. On aurait presque dit qu'elle posait pour moi. J'en profitai donc pleinement.

Kensuké était émerveillé par mes peintures et prodigue en compliments.

- Un jour, Micasan, tu seras un bon peintre, comme Hokusai, peut-être.

Le portrait de Tomodachi fut la première esquisse sur coquillage que Kensuké garda de moi. Il la rangea dans son panier. J'en ressentis une grande fierté. Par la suite, il insista pour garder plusieurs de mes lavis sur coquillage. Il les sortait souvent de son panier et les examinait attentivement, me montrant où je pourrais progresser, mais toujours avec générosité. Sous son œil attentif, grâce à ses encouragements, chaque nouvelle peinture me semblait plus accomplie, plus conforme à ce que je voulais faire.

Puis, un matin, j'entendis de nouveau les gibbons hurler : la pluie s'était arrêtée de tomber. Nous allâmes pêcher au bord de l'eau, et en pleine mer aussi, de façon à reconstituer rapidement nos réserves de poisson fumé et d'encre de poulpe. On recommença à jouer au football. Et pendant ce temps-là notre phare séchait, en haut de la colline.

A présent nous emportions toujours les jumelles avec nous, juste au cas où. Nous faillîmes les perdre un jour, lorsque Kikanbo, le fils de Tomodachi qui disparaissait sans arrêt, le plus insolent, le plus farceur de tous les jeunes orangs-outans, nous les vola et s'enfuit avec elles dans la forêt. Quand on le rattrapa, il refusa obstinément de nous les rendre. À la fin, Kensuké dut le corrompre : une banane rouge contre une paire de jumelles.

Mais le temps passait et peu à peu on se mit à vivre sur cette île comme si on allait y rester pour toujours. Cela commençait à m'inquiéter sérieusement. Kensuké fit des réparations sur sa pirogue. Il prépara de nouveau du vinaigre. Il ramassa des herbes et les fit sécher au soleil. Il semblait de moins en moins intéressé par l'éventuel passage d'un bateau. On aurait dit qu'il n'y pensait plus du tout.

Il sentait mon inquiétude. Un jour qu'il réparait sa pirogue tandis que toujours plein d'espoir, je scrutais la mer à travers les jumelles, il me dit :

- C'est plus facile quand on est vieux, comme moi, Micasan.

- Qu'est-ce qui est plus facile ? lui demandai-je.

- Attendre, me répondit-il. Un jour, un bateau vient, Micasan. Peut-être bientôt, peut-être pas. Mais il vient. On ne peut pas passer la vie à espérer toujours, à attendre. Il faut vivre la vie.

Je savais qu'il avait raison, bien sûr, mais je ne parvenais à oublier les pensées qui m'obsédaient - être sauvé par un bateau, revoir mes parents - qu'en me perdant et en m'asorbant dans ma peinture.

Je me réveillai un matin en entendant Stella aboyer dehors. Je me levai et partis à sa recherche. Au début, je ne la vis nulle part. Puis je la trouvai en haut de la colline, grondant et aboyant, tous les poils hérissés. Je compris vite pourquoi. Une jonque ! Une petite jonque en pleine mer. Je dévalai la colline et trouvai Kensuké qui sortait de la maison-caverne en nouant sa ceinture.

- Il y a un bateau ! lui criai-je. Le feu ! Allons allumer le feu !

- Je regarde d'abord, dit Kensuké.

Et, en dépit de toutes mes protestations, il retourna chercher ses jumelles dans la maison-caverne. Je montai de nouveau en haut de la colline en courant. La jonque s'était rapprochée du rivage. Ils ne

pourraient pas ne pas voir la fumée. J'en étais sûr. Kensuké montait vers moi, avec une lenteur exaspérante. Il n'avait pas l'air pressé. Il se mit à examiner attentivement le bateau à travers ses jumelles, en prenant son temps.

- Il faut allumer le feu, lui dis-je. Il faut y aller !

Kensuké me prit soudain par le bras.

- C'est le même bateau, Micasan. Les tueurs viennent ici. Ils tuent les gibbons et volent les bébés. Ils reviennent. Je suis sûr. Je n'oublie pas le bateau. Je n'oublie jamais. Maintenant gens très méchants. Il faut faire vite. Il faut trouver tous les orangs-outans. Il faut les amener dans la caverne. Ils seront à l'abri.

Nous n'eûmes pas trop de mal à les rassembler. Tandis que nous marchions dans la forêt, Kensuké se mit simplement à chanter.

Ils sortirent d'un peu partout, par deux ou par trois, jusqu'à ce qu'on en compte quinze. Il en manquait encore quatre. Nous nous enfonçâmes davantage dans la forêt pour essayer de les trouver. Kensuké n'arrêtait pas de chanter. Trois autres orangs-outans arrivèrent, écartant bruyamment les arbres. Tomodachi était parmi eux. Il n'en manquait plus qu'un : Kikanbo.

Debout dans une clairière au milieu de la forêt, entouré d'orangs-outans, Kensuké chanta et chanta encore pour Kikanbo, mais il ne vint pas. Puis on entendit un moteur démarrer quelque part dans la mer, le moteur d'un hors-bord. Kensuké se mit à chanter plus fort, de façon plus pressante. Nous eûmes beau tendre l'oreille, chercher Kikanbo, l'appeler, il ne donna pas signe de vie.

- Nous ne pouvons plus attendre, dit finalement Kensuké. Je vais devant, Micasan, toi derrière. Tu prends les derniers avec toi. Vite, maintenant !

Il partit aussitôt sur le chemin, toujours en chantant et en tenant l'un des orangs-outans par la main. En le suivant, je me rappelle avoir pensé que c'était comme l'histoire du petit joueur de flûte qui emmenait les enfants dans une caverne, au flanc de la montagne.

J'eus bien du mal à m'occuper de l'arrière-ban. Certains orangs-outans, parmi les plus jeunes, préféraient nettement jouer à cache-cache que me suivre. A la fin, je dus en ramasser deux et en porter un dans chaque bras. Ils étaient beaucoup plus lourds qu'on ne l'aurait dit au premier abord. Je regardais continuellement par-dessus mon épaule pour voir si Kikanbo n'arrivait pas, mais en vain. Le moteur du hors-bord s'arrêta. J'entendis des voix, des voix fortes, des voix d'hommes et des rires. Je courais maintenant, les orangs-outans serraient leurs bras autour de mon cou. La forêt, alertée, hurlait et mugissait tout autour de moi.

Les premiers coups de feu retentirent au moment où j'arrivais à la caverne. Tous les oiseaux, toutes les chauves-souris de la forêt s'envolèrent, assombrissant soudain le ciel d'un bruyant essaim noir. Après avoir rassemblé les orangs-outans au fond de la caverne, nous restâmes blottis les uns contre les autres dans l'obscurité, à l'écoute des coups de feu qui retentissaient sans arrêt.

Tomodachi était la plus agitée des orangs-outans. Mais tous avaient constamment besoin d'être rassurés et réconfortés par Kensuké. Au milieu de cet affreux cauchemar, Kensuké chantait doucement pour eux.

Les chasseurs se rapprochaient, ils étaient de plus en plus près, et n'arrêtaient pas de tirer. Je fermai les yeux. Je priai. Les orangs-outans gémissaient tous ensemble, comme s'ils chantaient avec Kensuké.

Pendant tout ce temps, Stella resta couchée à mes pieds, avec un grondement étouffé. Je la tins par le collier, au cas où. Les jeunes orangs-outans enfouissaient leur tête contre moi, là où ils pouvaient, sous mes bras, sous mes genoux et se cramponnaient à moi.

Les coups de feu claquaient tout près de nous, à présent, déchirant l'air et résonnant tout autour de la caverne. On entendit de lointains cris de triomphe. Je ne savais que trop bien ce qu'ils signifiaient.

Ensuite, les chasseurs s'éloignèrent. Leurs voix devinrent inaudibles, mais quelques coups de feu résonnèrent encore au loin. Puis plus rien. La forêt redevint silencieuse. Nous restâmes au fond de la caverne encore plusieurs heures. Je voulus m'aventurer dehors pour voir si les chasseurs étaient partis, mais Kensuké m'en empêcha. Il continua à chanter et les orangs-outans restèrent blottis contre nous jusqu'à ce qu'on entende le bruit du moteur du



hors-bord démarrer. Et, même à ce moment-là, Kensuké m'obligea à attendre encore un peu. Quand on sortit enfin, la jonque était en pleine mer.

Nous eûmes beau chercher Kikanbo dans toute l'île, chanter pour lui, l'appeler, il ne donna aucun signe de vie. Kensuké était désespéré. Il était inconsolable. Il partit de son côté, et je le laissai s'éloigner. Je tombai sur lui un peu plus tard, agenouillé auprès des corps de deux gibbons morts, deux mères. Il ne pleurait plus, mais il avait pleuré. Ses yeux étaient emplis de douleur et d'incompréhension. Nous creusâmes un trou dans la terre meuble, à la lisière de la forêt, pour les enterrer. Je n'avais plus de mots pour parler, Kensuké n'avait plus de chansons à chanter.

Nous marchions tristement le long de la plage vers notre caverne quand, soudain, Kikanbo nous tendit une véritable embuscade ! Il surgit de derrière les arbres en fonçant sur nous et en nous lançant du sable, puis il grimpa le long de la jambe de Kensuké et s'enroula autour de son cou. Ce fut un grand moment, un moment inoubliable.

Cette nuit-là, je chantai *Ten Green Bottles* avec Kensuké, encore et encore, très fort, devant notre soupe de poisson. Je pense que c'était à la fois une sorte de veillée pour les deux gibbons morts, et une ode de joie pour Kikanbo. La forêt, dehors, semblait faire écho à notre chant.

Pendant les semaines qui suivirent, cependant, je vis que Kensuké ressassait sans arrêt les terribles événements qui s'étaient produits ce jour-là. Il entreprit de faire une solide cage de bambou à l'arrière de sa caverne pour abriter les orangs-outans plus sûrement au cas où les tueurs reviendraient. Il faisait sans cesse repasser les mêmes choses dans son esprit, disant qu'il aurait dû faire cette cage avant, que si Kikanbo avait été pris, il ne se le serait jamais pardonné, qu'il aimerait tellement que les gibbons viennent quand il chantait, pour pouvoir les sauver, eux aussi. On coupa des branches et des broussailles dans la forêt qu'on entassa près de l'entrée de la caverne pour pouvoir les mettre devant et en masquer l'entrée en cas de besoin.

Kensuké devint très nerveux, très anxieux. Il m'envoyait souvent en haut de la colline pour que je regarde avec les jumelles si la jonque ne revenait pas. Avec le temps, comme la menace immédiate s'éloignait, il retrouva peu à peu son calme. Cependant, je remarquai qu'il restait toujours sur ses gardes, toujours un peu sur les nerfs.

Kensuké gardait un grand nombre de mes peintures, à présent, aussi les bons coquillages à peindre vinrent-ils à manquer.

Un matin tôt, on se prépara donc à aller en ramasser davantage. Nous parcourions la plage, la tête baissée, à quelques pas l'un de l'autre. Il y avait toujours une sorte de compétition entre nous quand nous ramassions des coquillages - c'était à qui trouverait le premier, le plus grand, le plus beau. Nous n'étions pas là depuis longtemps, et aucun de nous n'avait trouvé un seul coquillage, quand je m'aperçus que Kensuké s'était arrêté de marcher.

- Micasan, me souffla-t-il en m'indiquant la mer avec son bâton.

Il y avait quelque chose au loin, quelque chose de blanc, mais trop défini, trop net, pour être un nuage.

Nous avions oublié les jumelles. Avec Stella qui jappait sans arrêt, je courus le long de la plage, puis montai le chemin jusqu'à la caverne, pris les jumelles et me précipitai en haut de la colline. Une voile ! Deux voiles. Deux voiles blanches. Je dévalai la colline jusqu'à la caverne et sortis du feu un tison enflammé. Le temps que je remonte jusqu'au phare, Kensuké était déjà là. Il me prit les jumelles des mains et regarda à son tour.

- Est-ce que je peux l'allumer ? lui demandai-je. Je peux ?

- D'accord, Micasan, dit-il. D'accord.

J'enfonçai le tison enflammé profondément dans le tas de bois, entre les feuilles sèches et les brindilles. Le feu prit presque instantanément, et bientôt le bois se mit à crépiter sous les flammes qui dansèrent vers nous sous l'effet du vent. Nous reculâmes brusquement sous leur chaleur. J'étais déçu de voir autant de flammes. Je voulais de la fumée, et non pas des flammes. Je voulais voir des nuages de fumée s'élever dans le ciel.

-Ne t'inquiète pas, Micasan, me dit Kensuké. Ils voient le feu, c'est sûr. Ne t'inquiète pas.

Nous nous passions sans arrêt les jumelles. Le bateau ne changeait toujours pas de direction. Personne ne voyait rien. La fumée commençait à tourner dans le ciel. Je jetai de plus en plus de bois dans le feu, désespérément, jusqu'à ce qu'il devienne un brasier infernal aux flammes rugissantes et à l'épaisse fumée.

J'avais jeté dans le feu presque tous les bouts de bois que nous avions ramassés, quand Kensuké me dit brusquement :

- Micasan, il vient. Je crois le bateau vient.

Il me tendit les jumelles. Le bateau à voile tournait. Il tournait vraiment, mais je n'arrivais pas à voir si c'était vers nous ou dans l'autre sens.

- Je ne sais pas, lui dis-je. Je n'en suis pas sûr.

Il me reprit les jumelles.

- Je te dis, Micasan, il vient vers nous. Ils nous voient. Je suis sûr. Ils viennent vers notre île.

Quelques instants plus tard, comme le vent gonflait les voiles, je vis qu'il avait raison. Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre, là-haut sur la colline, à côté de notre phare flamboyant. Je sautais en l'air comme un fou, et Stella devint vite aussi dingue que moi. Chaque fois que je regardais à travers les jumelles, je voyais le yacht se rapprocher davantage de l'île.

- C'est un grand yacht, dis-je. Je n'arrive pas à voir son pavillon. La coque est bleu foncé, comme celle de la *Peggy Sue*.



Ce n'est qu'à ce moment-là, quand je l'eus dit à haute voix, que je commençai à espérer que ce soit elle. Progressivement, l'espoir se transforma en conviction, et la conviction en certitude. Je vis une casquette bleue, la casquette de ma mère ! C'étaient eux ! C'étaient eux !

- Kensuké ! m'écriai-je, l'œil collé aux jumelles, Kensuké, c'est la *Peggy Sue*. C'est bien elle. Ils sont revenus me chercher ! Ils sont revenus !

Mais Kensuké ne me répondit pas. Je regardai autour de moi et m'aperçus qu'il n'était plus là.

Je le retrouvai à l'entrée de la maison-caverne, avec mon ballon de foot sur les genoux. Il leva les yeux vers moi et je compris, à son regard, ce qu'il allait me dire.

Il se leva, posa ses mains sur mes épaules et me regarda profondément dans les yeux.

- Tu m'écoutes très bien, maintenant, Micasan, me dit-il. Je suis trop vieux pour ce nouveau monde dont tu m'as parlé. C'est un monde très excitant, mais ce n'est pas mon monde. Mon monde était le Japon, il y a longtemps. Et maintenant, mon monde est ici. J'ai pensé à tout ça pendant longtemps. Si Kimi est vivante, si Michiya est vivant, alors ils pensent je suis mort depuis longtemps. Je serais comme un fantôme si je revenais à la maison. Je ne suis plus la même personne. Ils ne sont plus les mêmes. Et en plus, j'ai famille ici, famille d'orangs-outans. Peut-être les tueurs viennent encore. Qui s'occupera d'eux alors ? Non, je reste dans mon île. Ma place est ici. C'est le royaume de Kensuké. Empereur doit rester dans son royaume, s'occuper de son peuple. Empereur ne s'enfuit pas. Ce n'est pas une chose honorable.

Je vis aussitôt qu'il était inutile de plaider, de discuter ou de protester.

Il appuya son front contre le mien et me laissa pleurer.

- Tu vas, maintenant, poursuivit-il, mais avant de partir, tu promets trois choses. Un, tu peins tous les jours de ta vie, comme ça un jour tu es un grand artiste comme Hokusai. Deux, tu penses à moi parfois, peut-être souvent, quand tu es chez toi, en Angleterre. Quand tu vois la pleine lune, tu penses à moi, et moi je pense à toi. Comme ça jamais un n'oublie l'autre. La dernière chose tu promets est très importante pour moi. Très important tu ne dis rien de tout ça, rien de moi. Tu es venu ici seul. Toi toujours seul ici dans cet endroit, compris ? Je ne suis pas là. Dans dix ans, tu dis tout comme tu veux. Alors il reste seulement des os de moi. Plus d'importance. Je veux que personne vient ici pour moi. Je

reste là. Je vis la vie en paix. Pas de gens. Les gens viennent, plus de paix. Tu comprends ? Tu gardes le secret pour moi, Mica 1 Tu promets ?

-Je promets, lui dis-je.

Il sourit et me donna mon ballon de football.

- Tu prends le ballon. Tu es très bon au football, mais meilleur peintre. Tu pars, maintenant.

Il mit son bras autour de mon épaule et m'accompagna dehors.

- Tu pars, me dit-il.

Je m'éloignai de quelques pas seulement puis me retournai.

Il était toujours devant l'entrée de la caverne.

- Pars maintenant, s'il te plaît.

Et il s'inclina devant moi. Je m'inclinai à mon tour.

- *Sayonara*, Micasan, me dit-il. Cela a été un honneur de te connaître, grand honneur dans ma vie.

Je ne pus dire un seul mot.

Aveuglé par les larmes, je dévalai le chemin. Au début, Stella ne me suivit pas, mais elle finit par me rejoindre à la lisière de la forêt. Elle courut sur la plage, aboyant vers la *Peggy Sue*, tandis que je restais caché à l'ombre des arbres, pleurant toutes les larmes de mon corps. Je regardais la *Peggy Sue* se rapprocher de la plage. C'étaient bien mon père et ma mère qui étaient à bord. Ils avaient vu Stella et l'appelaient. Elle aboyait de toutes ses forces. Je les vis jeter l'ancre.

- Au revoir, Kensuké, murmurai-je.

Je respirai à fond, puis courus sur le sable en agitant les bras et en criant.

Je me jetai à l'eau pour aller à leur rencontre. Ma mère ne faisait que pleurer et elle me serra si fort contre elle que je crus que j'allais me casser en deux. Elle ne cessait de répéter :

-Je t'avais dit qu'on le retrouverait ! Je te l'avais dit!

Les premiers mots que prononça mon père furent :

- Hello, bille de singe !

Mes parents m'avaient cherché pendant presque un an. Personne ne les avait aidés, car personne ne voulait croire que je pouvais être encore vivant - il n'y a pas une chance sur un million, disaient les gens.

Mon père aussi, il le reconnut plus tard, avait perdu espoir et pensait que j'étais mort. Mais ma mère, jamais. Pour elle, j'étais vivant, je devais être vivant. Elle le savait simplement dans son cœur. Ils avaient donc navigué, passant d'île en île, me cherchant jusqu'à ce qu'ils me trouvent. Ce n'était pas un miracle, mais simplement le fait d'y croire

Post-scriptum

Quatre ans après la publication de ce livre, j'ai reçu cette lettre :

Cher Michael,

Je vous écris pour vous dire, dans mon mauvais anglais, que je m'appelle Michiya Ogawa. Je suis le fils du Dr Kensuké Ogawa. Jusqu'à ce que je lise votre livre, je croyais que mon père était mort à la guerre. Ma mère est morte il y a trois ans en croyant toujours cela. Comme vous le dites dans votre livre, nous habitons Nagasaki, mais nous avons eu beaucoup de chance. Avant que la bombe tombe, nous étions allés à la campagne voir ma grand-mère pour quelques jours. Nous avons donc survécu.

Je ne me souviens pas de mon père, j'ai seulement quelques photos de lui et votre livre.

Ce serait un plaisir pour moi de pouvoir parler à quelqu'un qui a connu mon père comme vous l'avez connu.

Peut-être un jour nous pourrions nous rencontrer. Je l'espère.

Bien cordialement,

Michiya Ogawa

Un mois après avoir reçu cette lettre, je suis allé au Japon où j'ai rencontré Michiya. Il rit exactement comme son père riait.

Glossaire



| | | |
|---------------|----------|--------------|
| ABUNAI | あぶない | Danger ! |
| AMERIKAJIN | アメリカ人 | Un Américain |
| DAMEDA | だめだ | Interdit |
| EIKOKUJIN | 英国人 | Un Anglais |
| GOMENASAI | ごめんなさい | Désolé |
| | ジャパン | Japon |
| KIKANBO | きかんぼう | |
| KIMI | きみ | |
| MICHIYA | 道哉 (みちや) | |
| | 長崎 | Nagasaki |
| OYASUMI NASAI | おやすみなさい | Bonne nuit |
| SAYONARA | さよなら | Au revoir |
| TOMODACHI | ともだち | |
| | ジ・エンド | Fin |
| YAMERO | やめろ | Arrête ! |

Table des matières

1. Peggy Sue
2. De l'eau, de l'eau de toutes parts
3. Le journal de bord
4. Gibbons et fantômes
5. Moi, Kensuké
6. Abunai !
7. Ce que le silence dit
8. Tous morts à Nagasaki
9. La nuit des tortues
10. Les tueurs débarquent

Post-scriptum

Glossaire